



HAL
open science

L'arbre-monde dans l'illustration et la littérature de jeunesse : Dépaysement cosmologique et opérateur d'alerte politique sur la fragilité du vivant

Jean Autard

► To cite this version:

Jean Autard. L'arbre-monde dans l'illustration et la littérature de jeunesse : Dépaysement cosmologique et opérateur d'alerte politique sur la fragilité du vivant. *Les chantiers de la création*, 2022, *Décoloniser le regard écologique?*, 15, pp.[1-13]. 10.4000/lcc.6014 . hal-04009424

HAL Id: hal-04009424

<https://hal.science/hal-04009424>

Submitted on 2 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'arbre-monde dans l'illustration et la littérature de jeunesse :
Dépaysement cosmologique et opérateur d'alerte politique sur la fragilité du vivant

Les chantiers de la création, n°15, 2022, « Décoloniser le regard écologique » ?

URL : <https://journals.openedition.org/lcc/6014>

DOI : 10.4000/lcc.6014

ISSN : 2430-4247

Jean Autard

École des Hautes Études en Science Sociale, Centre Norbert Elias

jean.autard@ehess.fr

Résumé : L'arbre-monde est une conception cosmologique que l'on retrouve dans les mythologies les plus diverses, dont la plus célèbre est l'Yggdrasil scandinave. Dans l'illustration et la littérature de jeunesse contemporaine, l'arbre-monde permet particulièrement bien de rendre visible par métonymie l'unité et la fragilité de la biosphère. Il offre une pluralité d'espaces métaphoriques, des tréfonds cachés des racines à l'idée d'une pluralité des mondes irrésistiblement appelée par l'image de la forêt. L'arbre-monde sera alors présenté comme un opérateur de dépaysement heuristique et politique permettant de donner une image simple – accessible aux plus jeunes – de la crise écologique, notamment dans le roman *Tobie Lolness* de Timothée de Fombelle. En filigrane, l'arbre-monde sera envisagé comme une façon de lutter contre la prégnance de métaphores mécanistes, centrées sur l'économie ou la production, dans les imaginaires écologiques.

Abstract : The world-tree is a cosmological concept that can be found in the most diverse mythologies, the most famous of which is the Scandinavian Yggdrasil. In contemporary illustration and children's literature, the world-tree is a particularly good way of making the unity and fragility of the biosphere visible by metonymy, while offering a plurality of metaphorical spaces, from the hidden depths of the roots to the idea of a plurality of worlds irresistibly called up by the image of the forest. The world tree will then be presented as an operator of heuristic and political disorientation, making it possible to give a simple image – accessible to the youngest – of the ecological crisis, notably in the novel *Tobie Lolness* by Timothée de Fombelle. The world-tree will be considered as a way to fight against the prevalence of mechanistic metaphors, centered on the economy or production, in the ecological imagination.

Mots clés : Arbre, littérature de jeunesse, illustration, éco-poétique, humanités environnementales

Keywords: Tree, children's literature, illustration, ecopoetics, environmental humanities

Introduction

Parmi les courants de la pensée écologiste, les théories technocritiques (Jarrige), tout en dévoilant le rôle crucial joué par le développement technologique dans l'entrée dans la catastrophe écologique

contemporaine¹, ont exploré l'emprise des métaphores mécaniques dans l'imaginaire occidental. Un auteur comme Lewis Mumford, dans *Le Mythe de la machine* (1974), déploie les ressorts d'une obsession occidentale pour la réduction du monde en mécanismes calculables et d'une fascination pour l'image de l'automate qui précéda de loin les premières réalisations d'une technologie industrielle balbutiante. Des écrits visionnaires comme ceux de Roger puis Francis Bacon ou de Tommaso Campanella rappellent ainsi que le monde industriel dans lequel nous sommes aujourd'hui enfermés fut longtemps une fiction et un rêve avant d'être édifié dans le réel.

Or, sous le visage même d'une supposée prise de conscience écologiste (dont les historiens comme Jean-Baptiste Fressoz montrent bien le caractère tout à fait fictif, la conscience et les alertes ayant accompagné l'industrialisation dès ses débuts), on assiste aujourd'hui à une extension de cette vision technicienne à la nature elle-même. On peut ainsi pointer une colonisation des imaginaires écologistes par des métaphores mécanistes. Qu'elles soient issues de la cybernétique, comme le concept même d'écosystème et celui de système-terre, ou bien de l'économie, comme les idées de capital naturel, de services écosystémiques ou de forêts comme usines à oxygène, elles produisent une réification du vivant. Dans la lignée d'un XVIII^e siècle affirmant à l'orée de la modernité l'idée de l'homme-machine par la plume de La Mettrie tandis que les automates de Vaucanson tentaient de reproduire le vivant, le XX^e siècle a produit l'image cybernétique d'un vaisseau spatial terre dont l'auteur, Richard Buckminster Fuller, a tenté, lui aussi, de reproduire un microcosme artificiel.

Face à la prégnance de ces représentations, il paraît plus urgent que jamais de décoloniser la pensée écologiste de ces imaginaires techniques. Les œuvres destinées à l'enfance et à la jeunesse peuvent alors jouer un rôle crucial dans la constitution, dès le plus jeune âge, d'autres imaginaires, redonnant au monde la dimension de poésie, d'enchantement, de vitalité, dont il a été peu à peu dépouillé (Abram). En particulier, nous souhaitons dans cet article d'explorer le potentiel poétique, allégorique et, par là-même, politique, de l'image de l'arbre-monde, c'est-à-dire d'un univers sous forme d'arbre, comme instrument de dépaysement et d'alerte sur la fragilité de la biosphère. Ce thème se retrouve dans un certain nombre d'œuvres destinées à l'enfance ou l'adolescence², qui constitueront l'objet principal de cet article.

Dans un premier temps, nous parcourons quelques jalons d'une archéologie culturelle de l'image de l'arbre-monde, pour tenter de la resituer dans son contexte culturel, mais aussi de commencer à explorer son symbolisme et son rôle poétique. Nous pourrions alors revenir sur la littérature et l'illustration de jeunesse et la façon dont le thème s'y inscrit, avant de développer plus

1 Le mot de « catastrophe » est préféré à celui, plus en usage, de crise écologique, pour signifier que les espèces disparues et environnement détruit sont définitivement perdus, qu'il ne s'agit pas d'un moment transitoire dont on peut sortir. Il s'agit bien d'une catastrophe déjà en cours dont les conséquences se déploient partout autour de nous, pas d'une hypothétique catastrophe à venir.

2 Je remercie Sarah Léon et Camille Reynaud pour m'avoir fait découvrir certaines des principales œuvres étudiées.

particulièrement dans un troisième temps l'exemple du roman *Tobie Lolness* (2006) de Timothée de Fombelle, métaphore particulièrement élégante de la catastrophe écologique en cours. Enfin, à partir de ces exemples, nous esquisserons une proposition plus théorique de ce qu'est une bonne allégorie, voire un bon modèle, d'alerte écologique dans la fiction.

1. L'arbre-monde : archétype mythologique

L'arbre, grand et majestueux, est le végétal emblématique dans de nombreuses cultures. Sous la plupart des climats habités, il est l'espèce clef des paysages naturels. Il n'est alors pas étonnant qu'il occupe, dans bien des mythologies, une place particulière. Par l'imaginaire de stabilité et de totalité qu'il emporte, par son rôle d'*axis mundi* enraciné profondément dans la terre et tendu vers le ciel tout comme par son usage traditionnel pourvoyeur de chaleur et de nourriture, l'arbre constitue le support métaphorique privilégié de nombreuses constructions cosmologiques. L'arbre-monde, c'est-à-dire le monde vu comme un arbre immense et englobant, se retrouve alors sous des formes diverses dans des traditions mythologiques des plus éloignées, notamment comme support des mondes célestes dans ses branches et des tréfonds chthoniens des inframondes dans ses racines.

Dans la lignée de l'œuvre de J. R. R. Tolkien (qui offre une place au thème de l'arbre-monde sous la forme des arbres du Soleil et de la Lune renversés par Melkor et l'araignée Ungoliant aux premiers âges d'Arda, la terre, dans le *Silmarillion* [1978]) les mythologies nordiques ont connu une immense vogue dans les univers de fantasy de la culture populaire. De ce fait, la représentation la plus connue de l'arbre-monde est l'Yggdrasil de la mythologie germano-nordique. « Idéogramme de la mythologie Scandinave » selon Mircea Eliade qui en fait un des thèmes centraux du chamanisme, création la plus remarquable de ces mythologies selon Régis Boyer, qui y consacre un article dans l'*Encyclopédie Universalis*, Yggdrasil est l'arbre-monde par excellence. À la fois microcosme et macrocosme, c'est l'arbre support du ciel sur la montagne du centre de la terre tout autant que l'arbre total, qui « embrasse tous les mondes créés qu'il supporte et tient en vie » (Boyer 4921). Grand frêne, ou if, éternellement vert, il joue selon le même auteur un rôle de principe unificateur et distributeur de l'univers tout autant que de source de vie supérieure aux dieux. Il accueille les trois Nornes, les Parques du Nord, et sa mort serait celle de tous les mondes.

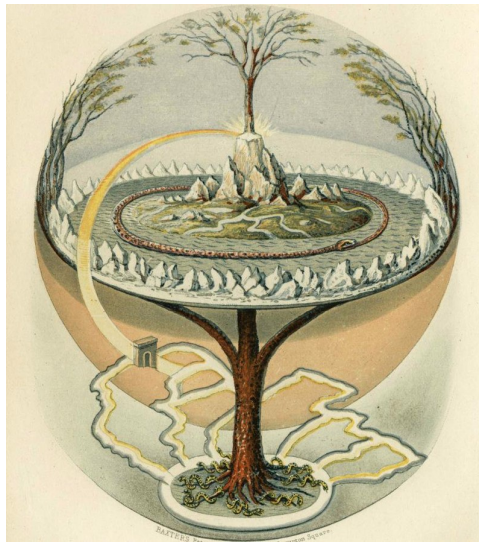


Figure 1: Yggdrasil, Peinture d'Oluf Olufsen Bagge, illustration de l'*Edda*, 1847

Il serait trop long pour le propos de cet article de développer l'ensemble des occurrences mythologiques du thème, dont l'influence sur la littérature de jeunesse contemporaine est souvent bien lointaine. Notons néanmoins sa présence dans beaucoup de traditions indo-européennes : chêne dans les mythologies baltes, univers comme « arbre à mille branche » dans certains récits védiques, et même arbre cosmique dans les écrits grecs de Phérécydes de Syros (Mermoz 562), penseur présocratique et un des sept sages de la Grèce de l'historiographe Diogène Laërce. Dans un contexte bien plus éloigné, l'arbre-monde est présent dans les mythologies et religions précolombiennes : on en trouve une représentation dans les Cosmogrammes des Temples de la Croix et des Inscriptions de Palenque sous la forme « d'un arbre cruciforme qui est à la fois l'image du pilier central qui soutient le ciel et le chemin du soleil du nadir au zénith » (Baudez 161) ainsi que des mentions dans beaucoup de cultures amérindiennes (Maya, Aztèques, Olmèques).

Au-delà de ces représentations cosmologiques, la tradition philosophique et scientifique de l'Occident lui-même a largement eu recours à cette image de l'arbre pour renvoyer de façon métaphorique à une totalité structurée : on pense par exemple aux arbres phylogénétiques, représentations de l'ensemble du vivant et lointains héritiers des arbres généalogiques et des arbres de la vie et « embranchements » des taxinomies botaniques et zoologiques. Même chez Descartes, que l'on présente souvent aujourd'hui comme le penseur rationaliste par excellence à l'origine de l'ontologie mécaniste de la science moderne, on trouve dans les *Principes de la philosophie* (1644) le recours à l'image d'un arbre de la philosophie dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique et les branches les sciences particulières, à commencer par la médecine. Cette image remonte en fait à Sénèque et hérite de celle du verger clôturé qu'utilisaient les Stoïciens pour désigner la totalité du savoir (Dross).

Évoquer la symbolique de l'arbre serait un sujet immense et il nous suffira pour clore cette brève mise en contexte de noter en clin d'œil la façon dont une revue d'écologie politique de ces dernières années (liée au courant de la collapsologie) a pris pour titre *Yggdrasil*, les couvertures de chaque numéro portant une illustration représentant un arbre-monde, dans des styles graphiques renouvelés.

Ce panorama rapide permet de mesurer la richesse d'une image à laquelle des cultures trop éloignées pour qu'une explication diffusionniste soit probable ont recouru. Le thème de l'arbre-monde dans les ouvrages étudiés s'enrichit des profondeurs imaginaires de ce qu'on peut alors qualifier d'archétype mythologique.

2. L'arbre-monde dans la littérature et l'illustration de jeunesse

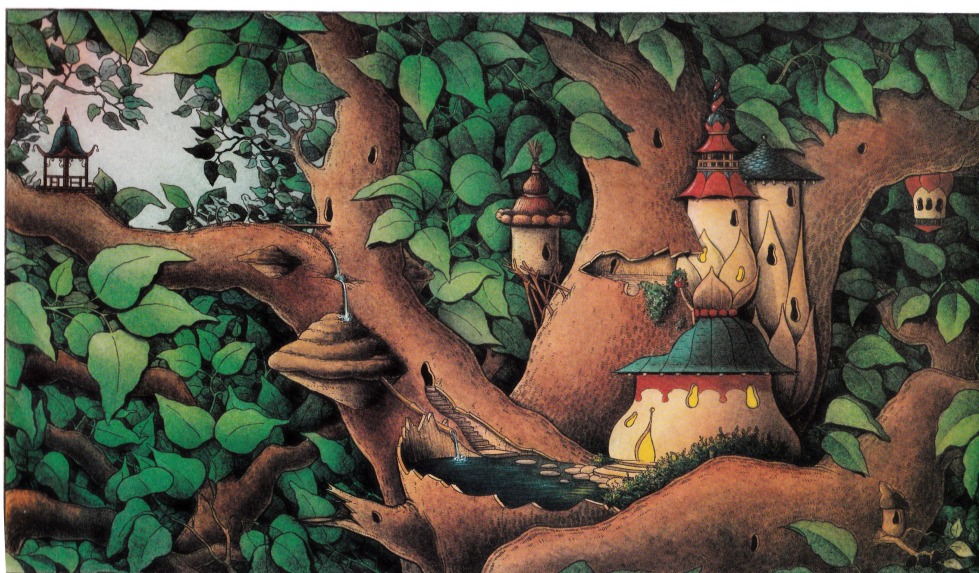
L'illustration comme la littérature de jeunesse ont longtemps été cantonnées au statut de genres mineurs, mais sont aujourd'hui de plus en plus reconnues dans le domaine des études littéraires comme de la critique d'art (on peut noter l'ouverture en 2007 à Strasbourg d'un musée consacré à Tomi Ungerer, auteur et illustrateur d'albums pour enfant). Depuis quelques années, le domaine est en particulier étudié au sein du champ émergent de l'écopoétique dans lequel il occupe un statut particulièrement central en ce qu'il contribue à la constitution, au cours de l'enfance, de la première image du monde que se forment ses lecteurs (Greenway ; Prince et Thiltges).

Une des premières œuvres francophones à aborder directement des thèmes écologistes (ou proto-écologistes) est *Tistou les pouces verts* de Maurice Druon (dont c'est l'unique incursion dans le domaine), illustré par Jacqueline Duhême et publié en 1957. Dans cette fable, le personnage principal, petit garçon surnommé Tistou, se découvre auprès d'un jardinier le pouvoir de faire pousser une végétation exubérante par simple apposition de ses pouces. Lors d'une succession de phases initiatiques, le petit garçon découvre la prison, les taudis puis l'hôpital qu'il métamorphose en paradis verdoyants, tandis que son irénisme naïf se scandalise des injustices de l'ordre social. Dans la phase cruciale du livre, Tistou interrompt une guerre en ruinant du même coup l'entreprise possédée par son père, industriel spécialisé dans la production d'armes et de canons, que l'enfant rend inutilisables par une prolifération végétale.

Quant au thème de l'arbre qui nous occupe plus spécifiquement, si l'on passe la splendide illustration de la planète aux baobabs dans *Le Petit Prince* (1946) de Saint-Exupéry, parabole faisant écho aux idées noires du personnage plus que motif cosmologique, la première occurrence francophone que nous en avons identifiée est la bande dessinée *Mystérieuse, matin, midi et soir* (1972) de Jean-Claude Forest (surtout connu comme le créateur du personnage de Barbarella,

incarné au cinéma par Jane Fonda dans un film sulfureux sorti en 1968). Dans cette libre adaptation de *l'Île mystérieuse* (1875) de Jules Verne, transposée dans un immense arbre insulaire qui constituera tout le cadre de l'histoire, apparaissent déjà certains des thèmes que l'on retrouvera dans beaucoup des œuvres que nous allons évoquer : le lac central entre les branches de l'arbre, les habitations et tunnels secrets taillés dans le bois ou les tréfonds secrets des racines (où une Barbarella vieillie joue le rôle du capitaine Nemo).

Une des hypothèses centrales de cet article est que le thème de l'arbre-monde permet dans la fiction de rendre visible par métonymie l'unité et la fragilité de la biosphère. Dès l'enfance, le lecteur sait en effet que l'arbre est vivant et fragile, qu'en lui circule une sève porteuse de vie et qu'il peut dépérir. Dans le récent roman *Et le désert disparaîtra* (2020), Marie Pavlenko recourt par exemple à l'image d'un arbre qui, dans un monde dévasté, devient un microcosme, un monde miniature abritant tous les éléments de la vie. Son héroïne trouve ainsi refuge auprès d'un arbre qui sera tout son univers pendant la majeure partie du roman, scruté jusque dans les fourmis qui habitent son écorce et instance pourvoyant à ses besoins. L'arbre est ainsi non seulement grâce à ses racines le seul point d'eau du désert, mais encore une source d'oxygène qui permet de survivre dans un univers où l'air a été raréfié par la pollution ou par quelque catastrophe industrielle ayant ravagé le monde par le passé. Comme on le verra dans *Tobie Lolness*, la narration joue ici avec les connaissances du lecteur et l'ignorance des personnages, qui ne connaissent plus rien des bienfaits des forêts ni même de ce que sont les insectes, pour faire ressortir avec plus de force notre profonde interdépendance envers le monde végétal.



Autour de la maison, l'arbre sans fin dort encore. Il n'a pas de début, pas de fin. Au bout d'une branche, il y a toujours une autre branche et des feuilles, beaucoup de feuilles. Plus loin que très loin, le feuillage est bleu, presque invisible. Ça s'appelle le ciel. Grand-Mère l'a dit.

Figure 2: Illustration de Claude Ponti, *L'arbre sans fin*, L'école des loisirs, Paris, 1992, p. 8.

Enfin, l'arbre, comme métaphore du monde, offre par sa structure de nombreux espaces métaphoriques. L'album *L'arbre sans fin* de Claude Ponti en donne un bon exemple, l'héroïne Hippolène parcourant dans un voyage initiatique l'arbre tout entier, des tréfonds des racines « labyrinthe au souvenir jonché d'ossement » et « cave Bachelardienne » selon Christophe Meunier qui étudie l'album et évoque une irrationalité des profondeurs. Par une série de franchissements de seuils, l'album évoque un autre thème poétique évoqué irrésistiblement par celui de l'arbre-monde : celui de la forêt, appelant le vieux mystère de la pluralité des mondes. Ainsi Hippolène arrive-t-elle dans un lieu que Christophe Meunier décrit comme *Locus amoenus*, bassin péristyle suspendu dans les airs, depuis lequel elle découvre que son arbre « sans fin » n'est qu'un parmi d'autres, ce qui lui confère son surnom d'adulte : « la découvreuse ».

Cette même question est abordée sans qu'il lui soit donné de réponse, le problème restant ouvert, dans le livre *Tobie Lolness*, dont nous allons traiter dans le reste de cet article, par la bouche du père du héros qui constate que les oiseaux doivent se poser quelque part en dehors de leur arbre :

[...] Sim mit en place sa théorie du perchoir. Comme il n'osait pas dire qu'il y avait peut-être d'autres arbres, il parlait de perchoirs.

En conclusion de son livre sur la fauvette à bérêt, il disait que, quelque part dans l'univers, en dehors de l'arbre, il existait d'autres perchoirs. « Qui sait à quoi ils ressemblent ? Ce sont d'autres territoires, où les fauvettes se posent, raclent les baies de gui, et abandonnent les noyaux... » (Fombelle 342-3)

L'idée de l'existence d'un autre monde, obtenue par déduction indirecte (comme ce fut le cas lors de la découverte des planètes extérieures du système solaire), tout comme la prudence rhétorique du scientifique, font l'effet d'un clin d'œil amusant à qui est un peu familier de l'histoire des sciences et des débats qu'a suscité dans une Europe soumise à l'Église cette même idée de pluralité des mondes à laquelle Fontenelle consacra les célèbres *Entretiens* (1686).

3. *Tobie Lolness*, élégante transposition de la question écologique

À l'issue de ce panorama général, le roman *Tobie Lolness*, de Timothée de Fombelle, paru en 2006 et illustré par François Place, servira donc d'exemple des modalités par lesquelles l'arbre-monde peut jouer comme métaphore, allégorie, voire comme modèle au sens heuristique de l'écheveau complexe qui se déploie sous la forme de la catastrophe écologique globale. Précisons dès l'abord qu'il s'agit bien d'un roman de jeunesse, l'auteur n'hésitant pas à donner aux péripéties amoureuses des personnages une candeur qui fait sourire le lecteur adulte, ou à l'inverse à

dépeindre un méchant de contes de fées qui tient de l'ogre : énorme, dégoutant, stupide et ridicule. Mais derrière un style clair et accessible se cachent de nombreuses trouvailles poétiques et jeux avec le langage, ainsi que, en ce qui nous concerne, un univers construit et souvent très juste.

S'il ne sera pas directement question de l'intrigue du livre, il faut commencer par dépeindre en quelques mots l'allégorie qui lui donne son cadre. L'univers du livre se résume à un arbre dans lequel vivent des humains minuscules, hauts de quelques millimètres, pour qui les insectes sont des monstres et les oiseaux des titans. La vie harmonieuse de ces arboricoles est peu à peu troublée par le développement d'une puissante entreprise immobilière « Jo Mitch Arbor », dont le succès provient de l'idée de creuser à bas coût de vastes logements dans les branches de l'arbre à l'aide de charançons domestiqués. Ces insectes, énormes pour les personnages, se nourrissent de bois tant et si bien qu'ils finissent par faire mourir certaines branches. On assiste alors à la chute des feuilles qui meurent dès avant l'automne, donc à une diminution de l'ombrage et à un réchauffement du climat de l'arbre aux conséquences délétères (notamment une prolifération de lichens exubérants qui étouffent la surface des branches). L'allégorie est transparente. Elle permet de transposer de façon compréhensible par des enfants la question du réchauffement climatique dont les tenants et aboutissants font appel à des concepts complexes comme l'effet de serre, moins directement évident que l'idée d'une réduction de l'ombre.

Au cours du livre, le père du héros, savant génial et atypique, tente de démontrer sa théorie novatrice :

Son livre sur les origines avait été plutôt mal accueilli. Il y racontait l'histoire de l'arbre comme celle d'un être vivant. Il disait que les feuilles n'étaient pas des plantes indépendantes, mais qu'elles représentaient les extrémités d'une immense force de vie.

Ce qui avait choqué les lecteurs, c'était que ce livre sur les origines parlait en fait de l'avenir. Si l'arbre était vivant comme une forêt de mousse, il était terriblement fragile. Il fallait prendre soin de cet être qui leur ouvrait les bras. (Fombelle 69-70)

Comme on le voit, l'intérêt de l'image est aussi de placer le jeune lecteur dans la position d'en savoir plus que les personnages, de sourire de leurs timidités intellectuelles face à ce que chacun sait pour évident : les arbres sont des végétaux et sont en effet fragiles. L'écueil d'un excès de didactisme, que la critique écopoétique signale dans le cas d'œuvres pour la jeunesse (Thiltges), est ainsi contourné. Ce faisant, le lecteur est d'autant mieux placé en situation de recul critique face aux débats écologistes qu'il pourra rencontrer dans notre monde, du climato-scepticisme aux diverses formes de réductionnismes techniciens. Si l'on tente une analogie prudente, la théorie de Sim Lolness est, dans son univers, comparable à celle d'un James Lovelock, auteur d'une hypothèse Gaïa souvent mal comprise (sa récupération par la pensée *New Age* font s'imaginer Gaïa comme

une conscience de la terre, là où le scientifique tente seulement de démontrer que la terre peut être considérée comme vivante dans son ensemble au même titre qu'une bactérie, c'est-à-dire comme produisant des ajustements homéostatiques).

Au cours du récit, plusieurs références sont par ailleurs faites incidemment aux questions écologiques et à leurs subversions politiques dans notre monde, comme lorsque le narrateur envoie une pique contre la récupération d'un vocabulaire écologiste par les projets les plus inutiles et dévastateurs :

- Vous savez que je m'oppose depuis le début au grand tunnel qui est en train d'être creusé dans le tronc principal. [...] Il devait y avoir cinquante charançons qui travaillaient sur ce projet. [...]

On entendait quelques chuchotements. Personne n'avait imaginé qu'on pouvait critiquer ce tunnel. La preuve, il s'appelait "l'écotunnel du progrès"... (Fombelle 85)

Plus largement, l'allégorie fictionnelle balaie en suivant l'itinéraire initiatique du personnage un ensemble de questions plus vastes sur les effets des bouleversements écologiques. On assiste ainsi sous l'effet de la dégradation de l'environnement à la dérive autoritaire d'une société par le populisme de l'entrepreneur, ennemi du héros, qui se fait nommer « Grand Voisin » et prend le pouvoir par l'organisation de « comités de voisinage ». La présence des « pelés », vivant au pied de l'arbre, permet quant à elle d'aborder la question de l'instrumentalisation politique du racisme et de la xénophobie et nous mène dans le second volume du livre dans de sinistres paysages de camps de travail rappelant les pires heures de la modernité, dont la figuration dans les illustrations de François Place évoque autant les vastes mines à ciel ouvert de l'extractivisme contemporain que les représentations conventionnelles depuis la renaissance de l'enfer de Dante.

S'il est bien un écueil sur lequel achoppent de nombreuses tentatives écologistes, qu'il s'agisse d'ailleurs de politiques publiques, d'essais théoriques ou d'œuvres de fiction abordant le thème, c'est celui du solutionnisme technologique. Dans notre société technicienne, la réponse à tous les maux est supposée reposer entre les mains des ingénieurs. Or, Timothée de Fombelle échappe remarquablement à ce travers : à la fin du livre, ce sera d'un mouvement social, le « printemps de l'arbre », accompagné d'un dessaisissement de l'action au profit d'une nature en la force vitale de laquelle les personnages mettent leur confiance une fois qu'elle est laissée en paix, que viendra la solution. Mieux : dans un des passages forts du livre, le père du héros, inventeur génial, finit après une longue réflexion par décider de refuser d'utiliser la technologie qu'il vient d'inventer, dans une leçon de conscience et d'humilité scientifique dont on regrette qu'elle n'ait pas été celle des inventeurs de la bombe atomique ou des pesticides de synthèse :

- Cette semaine, des centaines de personnes sont venues chez moi. Tous voulaient me présenter une utilisation possible de mon invention. Tous étaient très malins, parfois très sincères. On me parlait de systèmes pour faire le pain plus vite, pour voyager plus vite, pour faire le chaud, pour faire le froid, pour couper, creuser, transporter, communiquer, mélanger, et même des systèmes pour réfléchir. La méthode Balaïana [*scil.* du moteur à sève] allait changer la vie.

La foule a applaudi [...]

- Le seul ennui, c'est que j'aime bien cette vie, et que je n'ai pas spécialement envie de la changer. Le seul ennui est que je veux juste prouver que l'arbre est vivant. Est-ce que je peux livrer la sève brute à tout le monde pour qu'ils en fassent des machines à plier le journal en quatre ? [...]

Mon père est devenu très pâle, on sentait qu'il allait à l'essentiel.

- Hier, j'ai parlé avec ma femme. J'ai décidé de ne pas dévoiler comment marche ma petite boîte noire. Je pense que la sève brute appartient à notre arbre. Je pense que l'arbre vit grâce à elle. Utiliser son sang, c'est mettre le monde en danger. (Fombelle 88-9)

L'analogie avec le pétrole, sang de la terre ayant permis de faire fonctionner à peu près toutes les machines énumérées (plus quelques autres plus ridicules encore), qui nous met aujourd'hui face à un des principaux périls écologiques une fois transfiguré en pollution, est transparente. Au-delà, ce débat du savant avec sa conscience rejoint par exemple les réflexions d'une des figures du mouvement écologiste français qui fut aussi un des plus grands mathématiciens du XX^e siècle, Alexandre Grothendieck, qui donna notamment une conférence fameuse intitulée « Allons-nous arrêter la recherche scientifique ? » en 1972.

4. Réflexions d'ordre général sur le bien-fondé des allégories et modèles écologiques en art

Nos remarques introductives sur la colonisation des imaginaires par des concepts et images techniciennes comme les différentes qualités que nous avons relevées dans les œuvres évoquées rendent sans doute déjà claires les raisons pour lesquelles des œuvres nous semblent plus ou moins pertinentes d'un point de vue écocritique. En s'appuyant notamment sur l'exemple que nous avons le plus longuement développé, il nous semble utile de tenter de proposer une formalisation des différents éléments cruciaux pour rendre une allégorie de la crise écologique politiquement pertinente, pour en faire un modèle réussi permettant de simplifier et de rendre accessible la complexité de la situation du monde (Tableau n°1).

Précisons néanmoins un point au préalable : il ne s'agit bien sûr pas de réduire toute littérature écopoétique à devoir entrer dans ce cadre. Il existe bien d'autres dimensions pertinentes ayant vocation à sensibiliser, informer ou alerter sur les enjeux écologiques à toutes les échelles qui ne doivent évidemment pas à chaque fois inclure l'ensemble de ces éléments. De discrètes fables

écologiques destinées à éveiller le regard sur le monde autant que des exercices de décentrement sont tout aussi pertinents, et cette grille n'a vocation à s'appliquer qu'aux œuvres qui, explicitement ou implicitement, se donnent comme allégories d'ensemble, comme modèles transposés ou simplifiés de notre situation écologique actuelle.

Tableau n°1 : Proposition de modèle d'une allégorie écologiste réussie

	TOBIE LOLNESS	MONDE RÉEL	TRAVERS FRÉQUENTS
Système social de pouvoir	Entreprise immobilière JMA, comités de voisinage	Capitalisme, "mégamachine étatique", technoscience	Action humaine indifférenciée
Action technique destructrice	Usage de charançons	Industrie, usage des combustibles fossiles...	ou catastrophe naturelle
Détérioration de l'environnement	Branches creusées	Pollution, déforestation, etc.	Problème esthétique ou de cadre de vie
Interdépendance de la biosphère	Mort des feuilles, arbre fragilisé	Effet de serre, cycles biogéochimiques	Concerne seulement les non-humains, vie possible dans un monde synthétique
Effets catastrophiques en retour sur l'habitabilité du monde	Réchauffement du climat de l'arbre, prolifération des lichens	Réchauffement climatique, érosion des sols, etc.	
Solution par un changement d'ordre social et politique	Refus d'utiliser la sève brute, respect pour l'arbre	Écologie politique, décroissance	Solution par de nouvelles technologies

La première colonne présente une proposition de schématisation de la chaîne causale abstraite qui doit se retrouver dans un modèle complet de la catastrophe écologique globale, distinguant au minimum cinq étapes causales successives reliées entre elles (la sixième ligne correspond au type de solution et ne fait donc pas partie du schéma causal). Les colonnes suivantes détaillent chacun des éléments qui correspondent à ces étapes dans le roman étudié puis dans le monde réel. Chaque ligne permet donc de lire les équivalents métaphoriques dans l'allégorie que nous avons déjà résumée.

La dernière colonne, qui concerne les travers fréquents dans lesquels tombent les fictions et allégories écologistes demande à être mieux explicitée et argumentée. Le premier travers possible correspond à toutes les fictions dans lesquelles c'est seulement la multiplication démographique ou bien la réponse aux besoins élémentaires qui conduit à une surexploitation du milieu. Ainsi de la vieille allégorie malthusienne du surpâturage et de la multiplication incontrôlée, que l'on retrouve dès *l'Origine des espèces*, mais aussi dans des albums de jeunesse récents, par exemple dans une allégorie centrée sur des vaches qui polluent par le méthane qu'elles rejettent par leur digestion. Or, dans tous ces cas, on efface totalement le rôle de systèmes sociaux et politiques de domination, qui font que l'immense majorité des sociétés humaines, contrairement à la nôtre, n'ont en rien mis en danger les équilibres globaux de la biosphère. Inversement, prendre, comme dans le récent film à

succès *Don't look up* (2021), une catastrophe naturelle comme allégorie de la catastrophe écologique conduit à complètement distordre la signification des choses : on en arrive à un récit dans lequel la science et la technologie, innocents, sont la source de toute solution à espérer (n'étaient la bêtise des citoyens ordinaires lorsqu'ils ne sont pas éclairés par les experts), alors que dans le réel, c'est justement la science et la technologie qui sont à l'origine des dévastations et pollutions. Par cette inversion, la société technicienne ne fait au fond que se confirmer dans ses valeurs, et la charge critique se trouve annulée³. Le troisième point, la façon dont beaucoup d'œuvres réduisent la question écologique à une disparition de la nature, drame moral et esthétique mais qui n'affecte pas directement l'humanité demande lui aussi une certaine subtilité. Beaucoup des grands classiques de la science-fiction proto-écologiste manient ainsi l'hyperbole en présentant un environnement entièrement dévasté, une terre minérale, morte et désertique, mais dans laquelle les humains continuent néanmoins de vivre, enfermés dans quelque cité de verre et d'acier, par la vertu de leurs artefacts techniques. Certes, ces vies sont le plus souvent des vies diminuées, parfois réduites à la survie, et il s'agit de façon évidente de dystopies. Mais, pour autant, on peut voir aux travers d'elles un reste d'adhésion à la foi technicienne, qui fait croire au caractère magique de la technologie qui pourrait produire à partir de rien, se reproduire d'elle-même, là où la réalité est celle d'une interdépendance profonde envers la biosphère, les succès technologiques ne se faisant qu'au prix d'un extractivisme toujours accru dans les ressources d'une planète vivante (Hornborg).

Conclusion

Comme on le voit, la littérature et l'illustration de jeunesse, domaines souvent des plus inventifs, ouvrent des chemins vers la constitution de nouveaux imaginaires du monde qui prennent en compte les réalités écologiques et entreprennent de décoloniser les imaginaires saturés de représentations techniciennes ou cybernétiques. Par l'exemple du thème de l'arbre-monde, nous espérons avoir contribué à tracer quelques traits de ce qui constitue une allégorie écologique réussie, à la fois d'un point de vue poétique et d'un point de vue politique. L'écocritique émergente ne peut en effet pas se permettre de se cantonner à des considérations esthétiques, mais se doit d'être informée par les enseignements théoriques de l'écologie politique. Nous avons montré que, loin de devoir se restreindre à l'éveil consensuel d'une sensibilité pour l'environnement, la littérature de jeunesse était susceptible d'aborder la critique sociale et politique de la société industrielle, notamment en envisageant le refus de la technologie, et les enjeux globaux de l'écologie. En proposant un modèle plus général des éléments nécessaires d'une bonne allégorie de

3 Pour approfondir, voir la critique que consacre Nicolas Casaux (2022) au film.

la situation planétaire, qui pourrait être appliqué à d'autres thèmes et à d'autres univers fictifs, il s'agit d'ouvrir des pistes écocritiques rendant visibles les implications politiques de non-dits et d'occultations de nombreuses œuvres ou discours qui se proclament écologistes.

Ouvrages cités

- Abram, David. *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Traduit par Didier Demorcy et Isabelle Stengers, La Découverte, 2013.
- Baudez, Claude-François. *Une histoire de la religion des Mayas*. Albin Michel, 2002
- Boyer, Régis. « Arbre Monde », *Encyclopaedia Universalis, Thesaurus* 28, p. 4921, édition de 2002.
- Casaux, Nicolas. « Don't look up, la propagande nulle du mouvement climat ». *Le Partage*, 2 janvier 2022. URL : <https://www.partage-le.com/2022/01/02/dont-look-up-la-propagande-nulle-du-mouvement-climat-par-nicolas-casaux/> Consulté le 16 avril 2022.
- Darwin, Charles. *L'origine des espèces*. Traduit par Thierry Hoquet, Seuil, 2013.
- Descartes, René. *Principes de la philosophie*. 1644
- Dross, Juliette. « Les métamorphoses de l'arbre de la technique, de l'ancien Stoïcisme à Descartes », *Revue de philosophie ancienne*, vol. 29, n°2, 2022, pp. 75-96.
- Druon, Maurice. *Tistou les pouces verts*. Del Duca, 1957.
- Fombelle (de), Timothée. *Tobie Lolness*. Gallimard Jeunesse, 2006.
- Fontenelle (Le Bouyer de), Bernard. *Entretiens sur la pluralité des mondes*. 1686
- Forest, Jean-Claude. *Mystérieuse, Matin midi et soir*. SERG, 1972.
- Fressoz, Jean-Baptiste. *L'apocalypse joyeuse, une histoire du risques technologique*. Seuil, 2012.
- Greenway, Betty (dir.). « Ecology and the Child », *Children's Literature Association Quarterly*, vol 19, n°4. John Hopkins University Press, 1994, pp. 146-196.
- Grothendieck, Alexandre. « Allons nous continuer la recherche scientifique ? ». *Écologie et politique*, n°52, 2016, pp. 158-169. (transcription d'une conférence de 1972)
- Hornborg, Alf. *Magie planétaire. Technologies d'appropriation de la Rome antique à Wall-Street*. Éditions divergences, 2021
- Jarrige, François. *Techno-critique. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. La Découverte, 2014.

Meunier, Christophe. *L'espace dans les livres pour enfant*. Presses universitaires de Rennes, 2016.

McKay, Adam. *Don't Look up, déni cosmique*. Hyperobject Industries, 2021.

Mermoz, Julien. *La vie religieuse des Cyclades de l'HR IIIIC à la fin de la période archaïque*. Thèse de doctorat en Langues, histoire et civilisation des mondes anciens, Université Lumière Lyon 2, 2010.

Mumford, Lewis. *Le Mythe de la machine*. Fayard, 1974

Pavlenko, Marie. *Et le désert disparaîtra*. Flammarion jeunesse, 2020.

Ponti, Claude. *L'Arbre sans fin*. L'école des loisirs, 1992.

Prince, Nathalie et Thilges, Sébastien (dir.). *Éco-graphies. Écologie et littératures pour la jeunesse*. Presses Universitaires de Rennes, 2018.

Saint-Exupéry (de), Antoine. *Le Petit prince*. Gallimard, 1946.

Thiltges, Sébastien. « Trois écogenres dans la littérature d'enfance au Luxembourg : essai d'une écocritique comparée intralittéraire », *Les Cahiers luxembourgeois*. 2018.

Tolkien, John Ronald Renuel. *Le Silmarillion*. Christian Bourgois éditeur, 1978.

Vadim, Roger. *Barbarella*. Dino de Laurentiis, Cinematografica, 1968.

Verne, Jules, *L'Île mystérieuse*. Hetzel, 1875.